

d'autre part : les sciences historiques pensent en mots et conçoivent le temps comme irréversible, tandis que les sciences nomothétiques s'énoncent en langue formelle, pensent le temps comme la substitution d'un état à un autre et cherchent à prédire. Contre le relativisme, Grignon affirme : « il n'existe pas de zone intermédiaire entre science et non-science, on ne passe pas en continu de l'une à l'autre. Cela veut dire aussi que les différentes sciences sont toutes du même ordre, qu'elles sont toutes au même degré des sciences, qu'elles ne sont pas plus ou moins scientifiques, et qu'il faut se garder de les hiérarchiser par ordre de scientificité » (p. 269). Cette position reflète-t-elle l'opinion de tous les participants du séminaire ou est-elle propre à Grignon ? Sans doute est-elle aussi difficile à tenir : si les sciences humaines doivent se logiciser et se mathématiser, comme y invitent Gardin et Grignon lui-même (dans son article sur la sociologie), au nom de quoi soutenir que la narration a autant de valeur scientifique que la formalisation mathématique ? Mais elle vaut assurément la peine d'être défendue.

Stanislas DEPREZ

Dominique Guillo, *Des chiens et des humains*, Paris, Le Pommier, 2009, 319 p.

Dominique Guillo propose ici un bilan complet et très documenté de « tout ce qu'il faut savoir sur les chiens » sur les plans biologique, éthologique, historique ou sociologique. On y trouvera d'intéressants passages sur la domestication du chien dans la préhistoire, sur la sélection des races de chiens, sur le chien en tant qu'être social si proche de l'homme à beaucoup d'égards (d'où le fameux « babymorphisme », p. 189, qui assimile le chien à un humain juvénile), sur les cas d'agression canine, sur l'étonnante communication visuelle qui existe entre l'homme et le chien et qui a fait l'objet d'études éthologiques récentes, et sur le « plaisir communicationnel que les animaux procurent aux humains » (p. 236).

Sur le plan proprement philosophique, l'auteur souligne d'abord le mauvais statut des animaux de compagnie, délaissés puisque, depuis l'invention cartésienne des « animaux-machines », ils sont aisément devenus des « animaux-objets » pour la tradition philosophique post-cartésienne, dominante en Occident. Une approche plus moderne consiste à se demander quel peut être le « vécu existentiel » des chiens, fondé sur des capacités sensorielles très différentes des nôtres : « une vision nocturne performante, meilleure que la nôtre » (p. 125), une moins bonne pour les couleurs, une meilleure pour la perception des mouvements, une audition plus sensible aux sons aigus, et surtout « une grande capacité de reconnaissance des odeurs » (p. 132). Comment ressent-on, éprouve-t-on, pense-t-on, quand on est dans le cerveau d'un chien ? Méfiant à l'égard d'un anthropomorphisme excessif aussi bien qu'à l'égard d'un béhaviorisme trop rigoureux, qui, au nom de l'objectivité scientifique, refuse, *a priori*, toute subjectivité à l'animal, l'auteur plaide pour un juste milieu épistémologique, pour un « anthropomorphisme heuristique » (p. 148), qui, fondé sur l'éthologie, échapperait aux erreurs de l'anthropomorphisme simpliste : « ce qui pose problème [...] ce n'est pas, en soi, le fait d'appliquer aux animaux, des modèles interprétatifs puisés chez les humains, mais de les appliquer indûment » (p. 151). Ainsi, pour l'observateur attentif, « les concepts empruntés à la psychologie humaine [...] apparaissent comme des faits évolutifs identiques et communs, au plan fonctionnel chez

*Revue philosophique*, n° 1/2011, p. 85 à p. 138

l'homme et chez certains animaux » (p. 158-159). On retrouve ici le point de vue moderne des sciences cognitives, selon lequel, contrairement aux philosophies post-cartésiennes, les animaux les plus complexes possèdent une forme de conscience, même si Guillo ajoute qu'ils « ne paraissent pas voir autrui comme un être doté d'un esprit » (p. 169) et ne possèdent donc pas ce qu'on appelle une « théorie de l'esprit ». De même, contrairement à d'autres animaux comme les chimpanzés ou les éléphants, les chiens n'auraient pas la « conscience d'être conscient ». Entre le chien et l'humain se forme un puissant « lien social comme ajustement mutuel » (p. 289). Si bien que l'auteur conclut ce bel ouvrage sur le souhait d'une harmonieuse « société anthropocanine » (p. 292).

Georges CHAPOUTHIER

Gisèle Hellou, *Complexité, systémique et herméneutique. Pour une philosophie pratique des soins intensifs*, Paris, L'Harmattan, 2009, 146 p.

À la fois chirurgienne, dans un hôpital universitaire de Montréal, et philosophe, Gisèle Hellou nous propose ici une réflexion sur les soins intensifs en milieu hospitalo-universitaire. Face à la complexité toujours croissante des sciences du vivant et des pratiques médicales qui leur sont liées, l'auteur propose « une lecture herméneutique de la démarche clinique » (p. 49), puisque « les symptômes et les signes cliniques [...] sont le lieu d'une saisie et d'un décodage interprétatif » (p. 49). Si « la réalité des phénomènes physiopathologiques du patient n'est pas entièrement connaissable » (p. 53), si « la démarche interprétative conserve une part irréductible de subjectivité qu'il nous faut assumer » (p. 57), l'approche herméneutique peut permettre de décortiquer les aspects incertains d'un dossier « par opposition aux certitudes doctrinaires et dogmatiques » (p. 63). Si la certitude absolue ne peut jamais être trouvée en médecine, les dossiers de soins intensifs, dans leur immense complexité, « demandent un raisonnement qui puisse tenir compte de la cohérence de l'ensemble des données » (p. 73). Mais, en même temps, il faut au praticien des soins intensifs donner parfois des réponses cliniques rapides, sans avoir le temps de faire le tour complet des étapes du processus décisionnel. Il faut alors avoir recours à ce que l'auteur appelle, « dans un cadre précis et avec des balises bien déterminées » (p. 87), une approche pragmatique de type essai/erreur. Enfin « dans certaines situations d'urgence, aucun tâtonnement ne peut être considéré. Une routine bien établie s'avère alors essentielle » (p. 91).

Malgré cette diversité des comportements du praticien, face à ce que l'auteure considère comme « l'inadéquation des raisonnements mettant en œuvre la seule méthode analytique conventionnelle » (p. 98), sa proposition est de viser à une démarche *à la fois* holiste et réductionniste, qui ferait appel à la mécanique même de la complexité, à la « juxtaposition et la coordination des éléments faisant partie d'un ensemble » (p. 100). Éléments transdisciplinaires, qui s'appuient certes sur les champs traditionnels de l'analytique médicale d'aujourd'hui, mais aussi sur ceux de la sociologie, de la psychologie ou d'autres disciplines propres à cerner « la complexité inouïe des patients critiques » (p. 121). « Il nous faut prendre le chemin de la transdisciplinarité » (p. 123). Approche globaliste donc, qui, avec d'autres, réclame une médecine plus proche de la complexité, de la « non-linéarité » (p. 106), de l'être humain, donc finalement une médecine plus moderne et

*Revue philosophique*, n° 1/2011, p. 85 à p. 138